Bulletin Météorologique.

Washington, D. C., 24 avril —Indications pour la Louisiane— Temps — beau vendredi; beau au sud, ondées et plus frais au nord samedi; vents frais du sud sur la côte.

Les Vétérans Confédérés

A LA NOUVELLE-ORLEANS.

Voici donc la Nouvelle Orléans choisie une fois de plus comme le lieu de rendez vous des vétérans confédérés.

Il y a quelques jours à peine c'était le monde des affaires, la grande corporation des manufacturiers, qui l'adoptait comme siège de sa prochaine réunion; aujourd'hui c'est au nom du patriotisme, au nom des glorieux souvenirs de la Confédération qu'on l'adopte. Rien ne manque plus à sa gloire, comme on le voit. Elle remporte partout la victoire; elle obtient tous les honneurs.

Et qu'on le remarque bien. Ce n'était pas précisément un droit strict qu'elle réclamait, car elle a déjà été le siége de cette noble réunion.

C'est presque une faveur qu'on lui accorde spontanément, et nous devons ajouter qu'elle la mérite bien.

Comme l'a dit avec raison le maire Capdevielle, qui était un des orateurs à Dallas, comme il l'avait déjà dit tout récemment à Indianapolis, aucune grande ville du Sud n'a autant fait pour la Confédération que la Nouvelle-Orléans; aucune n'a plus souffert pour la Cause Perdue; aucune n'a secouru aussi généreusement les victimes; nulle n'a plus aidé les familles de ceux qui ont versé leur sang pour elle; aucune n'a mieux reçu les vétérans quand ils sont venus à elle; aucune ne leur a accordé une aussi cordiale, une aussi large hospitalité.

C'est avec une assurance parfaite du succès que le maire a parlé cette fois, et son attente n'a pas été trompée. La Nouvelle-Orléans a été choisie à l'unanimité, au milieu des acclamations d'une assemblée enthousiaste. Il fallait s'y attendre du reste, après les discours chaleureux prononcés par les orateurs qui représentaient presque tous les Etats Confédérés.

Avons-nous besoin d'ajouter que le nom de la Nouvelle-Orléans est devenu populaire, qu'il attire tous les regards et provoque toutes les sympathies.

Qui donc dans le nouveau monde sait recevoir comme nous, donner des fêtes comme nous, amuser et intéresser comme nous les affamés du plaisir et de la distraction élégante et élevée? N'est-ce pas nous qui avons inventé et rendu célèbres les brillantes fêtes carnavalesques que l'on cherche maintenant à imiter partout, au Nord comme à l'Est et à l'Ouest.

Montrons-nous donc fiers du choix nouveau qui vient d'être fait de notre ville pour le siége de la grande réunion des Vétérans. Inutile d'ajouter que nous saurons nous en montrer dignes. Nous n'avons besoin pour y réussir ni de leçons, ni d'exhortations; nous n'avons qu'à laisser libre cours à nos instincts d'artistes et aux élans spontanés de notre patriotisme.

UNE IMPOSANTE CEREMONIE

—A LA—

Cathédrale St-Louis

Ils ont laissé le deuil dans notre sombre voie,
Mais vers eux monte encore l'appel de notre [amour,
Et rien ne vient troubler ni la paix ni la joie
De ces bénis du Père au glorieux séjour.....

Toutes les cérémonies du Culte catholique sont touchantes; on y sent le génie et la piété des Pères qui ont illustré notre Eglise. De toutes, cependant, il n'en est pas de plus impressionnante que celle consacrée aux morts; les formules en sont simples, simplicité qui émeut, qui élève l'âme; la foi, la confiance et l'humilité y sont si naturellement et si noblement exprimées.

C'est à une de ces cérémonies que nous assistions hier matin à la cathédrale St-Louis, célébrée en mémoire d'une sainte femme qui déjà a sa demeure en Dieu, Madame Ambrogi, mère de notre tant aimé consul de France.

Cette messe funèbre, nous l'avons déjà dit, a été le témoignage de sympathie que le vénéré recteur de la cathédrale, le Très-Révérend Père Mignot, désirait donner au fils d'une famille chrétienne, au représentant d'une nation qui nous est chère à bien des titres.

Pour le croyant est-il d'offrande plus précieuse que celle de la prière? cette arme puissante qui fléchit la miséricorde divine et fait l'âme du trépassé monter dans ce lieu de lumière, de verdure et de rafraichissements d'où sont bannis les douleurs, les peines et les soupirs.

Bien imposante a été cette cérémonie entourée de toute la pompe qu'elle comportait.

Dans le sanctuaire se trouvaient les RR. Mignot, Andrée et Knapp, dominicain; à l'autel, le R. Lorenté, dominicain, officiant, et les RR. Solignac et La Roche, diacre et sous-diacre; et dans la nef centrale et les nefs latérales, une nombreuse assistance.

Nous y avons remarqué entre autres: le consul d'Allemagne, le consul d'Espagne, le consul d'Italie, les présidents de nos diverses sociétés françaises, MM. J. M. Vergnole, Clément Jaubert, J. Emile Rivoire, John H. Lafont, MM. Bussière Rouen, secrétaire perpétuel de l'Athenée Louisianais; J. Thiebaud, vice-consul de France; Emile Pons, Constant Andrée, le Dr Félix Formento, Eugène Jacob, Adrien Arnaud, le Dr F. de Roaldes et sa femme, le Dr Félix Larue, J. T. Buddecke, F. Philippe, F. Bildstein, M. E. Sahuqué, F. Artigues, F. Surmely, Fortuné Jaubert et famille, M. Ménenger, A. Maurin, A. A. De Laage, A. S. Leclerc, A. Langlois, J. A. Buisson, J. J. Thompson, W. Rémanjon, A. Bertin, E. Chopin, Achille Lafont, G. Tujague, V. Claverie, G. Fernandez, Jr, Emile E. Nippert, E. Houlné, Mmes E. Sévilla, Tuero y O'Donnell, Capdevielle, Gallier, H. Damiens, L. Lamothe, Thiebaut et filles, Madeleine Fuentes, Paul Dhérété, E. Houlné, F. Jaubert, F. Quenot, Correjolles, Fréret, Marie Reynes, Schmutz, L. Bezaudun, les enfants, filles et garçons, des deux écoles françaises de l'Union françaises et de la Société du 14 juillet, plusieurs religieuses.

Nous regrettons de ne pouvoir nommer ici tous ceux qui par leur présence à l'église ont donné à M. Ambrogi un témoignage de respectueuse sympathie. Nous l'avions bien dit: notre colonie française possède à un haut degré le sentiment des bienséances, et le consul a été profondément touché du procédé dont il a été l'objet de sa part et de celle de ses amis. Il nous prie de les en vivement remercier.

Impossible à nous de transmettre ces remerciements dans le langage ému du consul. Seul un cœur meurtri comme le sien peut trouver des accents capables d'exprimer toute la reconnaissance qu'il éprouve de l'hommage de ses nationaux et de tous ceux qui prennent part à son deuil.

Toutes les fois que sa pensée planera plus haut que l'horizon du monde, ira rejoindre celle qui jouit aujourd'hui de l'éternel repos, croyez le bien, à cette pensée se mêlera le souvenir de la manifestation d'hier; toujours et toujours lui reviendra la douce vision de ces amis, de ces enfants pieusement recueillis autour du catafalque de sa mère et joignant leurs touchantes supplications à celles du célébrant à l'autel: *Subvenite, sancti Dei occurrite, Angeli Domini* .... Accourez, saints, du séjour de la gloire; empressez-vous, anges du Seigneur; venez recevoir cette âme pour la présenter devant le trône du Très-Haut.

A. C.

L'ARBITRAGE

ENTRE

Patrons et Ouvriers

Voilà longtemps que dans les pays civilisés, spécialement dans les pays de langue anglaise, on cherche à établir l'arbitrage obligatoire pour régler les différends qui peuvent surgir à tout moment entre patrons et ouvriers.

Personne n'a osé jusqu'ici attacher ce grelot et le mettre résolument à l'œuvre.

Il a fallu que l'initiative vint de pays nouveaux qui n'étant entravés par aucune routine ou aucun préjugé, peuvent hardiment se lancer dans la réforme. L'arbitrage obligatoire existe à l'heure qu'il est, et il fonctionne à merveille. L'exemple nous vient de pays lointains, d'où on ne pouvait guère l'attendre—de la Nouvelle Galles du Sud et de la Nouvelle Zélande—qui ont eu l'honneur de la première initiative.

On s'était fait jusqu'ici de cette institution une idée étrange. On la considérait comme étant d'une application impossible.

Rien de plus simple pourtant. Il s'agissait de bien nettement déterminer ce qui constitue une union de travailleurs (trade union) et d'établir un tribunal qui par sa composition imposât le respect à tous, patrons comme ouvriers. La tâche n'était pas difficile à remplir. La cour se compose d'un juge président, choisi dans la Cour Suprême, et de deux juges associés représentant, l'un les patrons, l'autre les travailleurs.

On rédigea une sorte de code établissant nettement les droits et les devoirs de chacune des deux parties intéressées; on régla pour chacun des métiers, pour chacune des Unions le nombre des heures de travail et le chiffre des salaires, ainsi que les pénalités qui devaient frapper les diverses infractions. On soumit le tout à l'approbation des membres des unions et l'on mit toute cette réglementation en application, franchement, loyalement, impartialement.

Impossible à une union ou à une compagnie de renier, d'éluder une loi que tous avaient votée.

Et voilà comment, sans grande secousse, la Nouvelle Zélande et la Nouvelle Galles du Sud se trouvent dotées d'une institution bienfaisante qui les met à l'abri de toutes les crises dont nous souffrons partout ailleurs et qu'avec un peu de bonne volonté nous pourrions adopter nous-mêmes.

LA GUERRE

DANS LE

Parti Républicain.

Il se passe des choses véritablement étranges à Washington. De tout temps, le parti républicain s'y est fait remarquer par son esprit de discipline, par l'entente qui régnait entre ses membres et entre lui et l'administration, toutes les fois qu'il avait le pouvoir en mains.

Il n'en est pas de même aujourd'hui. La discorde se manifeste partout. Non seulement les sénateurs et les représentants sont en désaccord avec le président, mais ils ne peuvent plus s'entendre entre eux à propos de questions fondamentales sur lesquelles le parti n'a jamais bronché, on les voit se diviser et bon nombre d'entr'eux tendent la main aux démocrates et s'allient avec eux au mépris de tous les précédents.

Ce qui eut fait scandale il y a un ou deux ans est considéré comme parfaitement acceptable; quelques-uns même s'en vantent hautement.

Au milieu de ce chassé-croisé de votes qui se heurtent et se contredisent, on se demande qui dirige. On cherche le "leader" ou les "leaders," et on ne les trouve pas.

Tout marche au hasard et va à la dérive jusqu'à ce qu'un choc violent et bruyant disloque le parti et proveque un désastre qui semble aujourd'hui inévitable.

Quelle est la cause réelle de cette débandade? Il y en a plusieurs: d'abord le président McKinley qui a commencé par chanter le système protectionniste, lequel était la pierre fondamentale de tout l'édifice républicain.

Du moment que les Républicains perdaient leur boussole, ils devaient errer à l'aventure. C'est ce qui leur est arrivé et ce qui explique l'état ou se trouve le parti.

Là-dessus est venue se brocher la politique volontaire et quelque peu fantasque du président Roosevelt, qui a prétendu imposer son système de secours aux Cubains aux protectionnistes les plus intéressés du parti — première cause de mécontentement.

Puis, avec ses allures un peu trop cavalières, il est arrivé à froisser d'assez nombreux amours-propres qui se croyaient droit à plus d'égards de la part du chef de l'exécutif. Tous ces législateurs avaient été gâtés par M. McKinley qui avait le joug doux et léger; ils ne peuvent supporter que difficilement les coups de férule de M. Roosevelt.

Tout cela et bien d'autres choses encore ont peu à peu éloigné de la Maison Blanche bien des sénateurs républicains qui étaient les principaux appuis du Président et qui ont, à l'heure qu'il est, presque tourné le dos à sa politique. Dieu sait comment tout cela finira.

Les prénoms dangereux.

On se rappelle que lors de l'entrée des troupes anglaises à Prétoria, beaucoup de parents avaient donné à leurs filles nées ce jour-là le nom de "Prétoria"

Le même enthousiasme se dessinait à propos du couronnement du roi Edouard VII; de nombreuses familles avaient décidé de donner le nom de "Coronia" aux filles qui leur seraient nées le jour du couronnement.

La chose était absolument décidée lorsqu'une Anglaise s'éleva avec force, dans un journal de Londres, contre cette idée saugrenue.

"Que pensez-vous faire, imprudents! s'écria cette femme dans une apostrophe à la Démosthène. Mais vous rendrez vos filles malheureuses durant toute leur vie! Le nom de Coronia indiquera à tout le monde l'âge exact de vos filles. Y a-t-il un supplice plus affreux pour une femme que cette fâcheuse indiscrétion?"

La leçon a porté: le nom de Coronia ne sera donné à aucune des filles nées dans le Royaume-Uni le jour du couronnement du roi.

La rosette.

On a raconté dernièrement la façon dont Victor Hugo avait été fait chevalier de la Légion d'honneur, presque enfant encore, et à la suite d'une cantate en l'honneur de Charles X; voici maintenant comment il obtint la rosette.

Il venait d'être prié à dîner par le duc d'Orléans, qui périt dans l'accident de voiture du pont de Neuilly:

—Monseigneur, répondit le poète, je ne puis venir dîner chez le duc d'Orléans avec une décoration qui m'a été conférée par Charles X.

Sur le champ, Victor Hugo fut créé officier; c'était la plus galante et la plus spirituelle manière d'effacer tout scrupule.

SINGULIÈRE MANIE.

D'après la "Westminster Gazette", un vieil habitant de Clapham, M. Girdlestone, âgé de 88 ans, a la singulière manie de manger du verre et autres aliments de nature aussi indigeste. Il broie le verre avec ses dents, puis l'avale, après l'avoir pulvérisé Il a également mangé du charbon, des briques, mais semble préférer le goût du verre.

Un jour, à dîner, après avoir bu son champagne, il mangea la coupe où on lui avait servi ce vin, puis avala consciencieusement une bougie ainsi que des cendres qu'il prit dans la cheminée, et finalement dévora les fleurs qu'on avait placées sur la table pour la décorer.

Il attend avec confiance son centenaire et veut, ce jour-là se surpasser lui-même en se faisant un chemin à travers un mur en briques et en mangeant tous les débris que son passage aura faits.

Buvez la "Sparkling Abita Water", $1.60 la douzaine de bouteilles livrées à domicile.

Vingtième Anniversaire de l'Orpheon Français.

JEUDI 24 AVRIL 1902.

Salle de l'Union Française.

Une des plus charmantes fondations de la colonie française, à la Nouvelle-Orléans, est l'Orphéon Français, que dirige M. O'Connell, avec un dévouement personnel et un goût artistique que prisent ses auditeurs, à en juger par l'attention soutenue de la très nombreuse assemblée de la soirée à laquelle nous venons d'assister. Nous félicitons les organisateurs de cette fête où la gaieté a régné du commencement à la fin, et où l'intérêt était d'autant plus grand que c'étaient les fils, les frères, les parents, et les amis qui faisaient les frais du concert, et recevaient les invités. On se sentait en famille, une famille nombreuse, par exemple; mais si cordialement sympathique, si bien disposée à la bienveillance, si désireuse de prendre plaisir à se retrouver au grand complet, que nous ne pouvons mettre en doute les bonnes impressions que tous emporteront de la célébration du vingtième anniversaire de l'Orphéon Français.

Comme il faut, en pays français, se préoccuper d'abord des dames, sous peine de forfaire aux traditions des aïeux (dont le souvenir est ici si vivace), hâtons-nous de déclarer qu'il y avait une foule de charmantes toilettes, d'une fraîcheur et d'une élégance que permet la saison: quant à celles qui les portaient, elles ne permettaient pas d'oublier qu'à la Nouvelle-Orléans, les belles Créoles ne sont pas rares; on serait justement taxé de mauvaise foi en niant ce fait patent, qu'on peut constater tous les jours et à toute heure, sans compter que la grâce chez elles double l'attrait qu'a leur coquetterie coutumière qui est une quasi-camaraderie qui met à l'aise. Aussi que de paroles si bienvenue à l'entrée, de danses retenues avant le concert, de petits conciliabules tenus dès le péristyle, d'empressement pour marquer sur le programme-carnet donné à l'entrée les noms des danseurs qu'on s'arrache, car le beau sexe est en majorité et nombre de dames, à en juger par leur tenue, n'ont pas l'intention de faire tapisserie. Quant aux chaises, elles manquaient avant que le concert fût commencé.

Dès l'entrée tout est bien décoré; le coup-d'œil est charmant. De quelque côté que l'on se tourne, l'entrain est indiscutable; la satisfaction se devine dans tous les yeux et tout en écoutant les chœurs, les petits pieds battent la mesure.

La salle du banquet est remplie; elle est archi-comble et l'on s'y installe gaiement. Le menu est d'autant meilleur qu'on a en réserve un appétit aiguisé par les fatigues de la journée pour les uns, de la danse pour les autres. L'ordre et le bon ton y règnent, et l'orchestre de la danse fait merveille. Un seul regret: 30 danses, c'est bien court: on s'imagine aisément que l'on pourrait bien rester jusqu'au matin au lieu de s'en aller à l'aube. Heureux âge!

L'orchestre a fait merveille, et le pot-pourri du morceau d'ouverture a paru un choix très heureux et plein d'à propos.

Les trois chœurs ont été fort bien exécutés, avec chaleur. Ne parlaient-ils pas de patrie, de gloire et de sacrifice? Or nous étions pour quelques heures transportés en France. Cavalleria Rusticana a été bissé.

Cette partition est un bijou musical, et les bravos l'accueillent partout où on en entend jouer ou chanter des fragments.

M. T. Dutrey a répondu au rappel qu'on lui demandait en chantant la romance de Mignon. "Elle ne savait pas dans sa candeur naïve".

La chansonnette plait toujours, où qu'on soit, et quelque âge qu'on ait, quand on sait dire, et mettre au service d'une prononciation nette, un grain d'esprit et un entrain (qui n'aille cependant point jusqu'à la charge —le trop étant l'ennemi du bien).

MM. Pellaroque et Laffitte se sont admiblement tiré d'affaire, et eut eu un succès de franche gaieté très mérité. M. Marsolan a une voix juste et bien timbrée; son choix a été vraiment excellent, ainsi que celui de M. Larquier, qu'on a malheureusement inutilement rappelé. Ça été la seule déception de la soirée.

Quant à la valse de clôture, elle était digne de son auteur et de ses interprètes, et sa fin originale, en bouquet de feu d'artifice tout d'abord, en branle-bas d'escarmouche à la fin, a été une surprise qu'on a accueilli d'abord avec un étonnement inquiet, mais ensuite avec une franche gaieté.

Nous avons laissé la fête battant son plein; le banquet servi et dégusté avec force causeries par petits comités dans une salle où l'intimité se sent à sa place et la conversation a certes bien des sujets à prendre pour texte selon le groupe dans lequel on s'est réservé une place.

Nous espérons faire plaisir à nos lecteurs en leur donnant les titres des numéros du programme musical.

1. Ouverture, La Belle France, Larandeau, Orchestre O'Connell.
2. Chœur, Les Trois Couleurs, Navonne, Orphéon Français.
3. Romance, Le jour et la Nuit, Lecocq, F. Dutrey.
4. Chansonnette, Si j'étais une Demoiselle, XX, V. Pellaroque.
5. Faust, Chœur des Soldats, Gounod, Orphéon et Orchestre.
6. Cavalleria Rusticana, Intermezzo, Mascagni, Orchestre O'Connell.
7. Cavatine, Roméo et Juliette, Gounod, E. Marsolan.
8. Chœur, Les Martyrs aux Arènes, L. de Rillé, Orphéon.
9. Le Bal Marqué, Verdi, Jos. Larquier.
10. Chansonnette, Derrière la Musique Militaire, Paulus, P. Laffitte.
11. Chœur, Valse Militaire, Waldteufel, O'Connell, Orphéon et Orchestre.

Le concert est sous la direction du Prof. Geo. L. O'Connell.

VIN MARIANI
Tonique Fameux
Dans le Monde Entier
UN PETIT VERRE A VIN EST UNE FORTE DOSE
De Santé, de Force et de Vigueur.
Chez les Pharmaciens dans le Monde Entier.

THEATRES.

GRAND OPERA HOUSE.

C'était hier grand jour au Grand Opera House—deux représentations extraordinaires au bénéfice de M. Morris Marks, recette superbe. Le reste de la semaine sera consacré à la pièce favorite du moment: "All Comforts of Home".

Dimanche en matinée commence la semaine des bénéfices, dont le premier sera donné au profit de M. Saipolis. A cette occasion "A night Off", comédie célèbre de Augustin Daly.

Le bénéfice de M. Maurice Freeman, qui donne à cette occasion "Fanchon the Cricket".

La journée de mercredi sera consacrée à Miss Lhthieum, l'étoile de la troupe.

ST. CHARLES ORPHEUM.

L'Orpheum est maintenant le théâtre à la mode dans le quartier américain; il doit ce succès à la variété des scènes qu'il offre au public, à chaque représentation. La semaine actuelle n'a été pour lui qu'une série de salles combles—il en sera de même de celle qui suivra. Nous trouvons dans le programme que l'on annonce une série plus attachante encore de scènes détachées: chanteurs, comédiens, danseurs, danseuses, acrobates, animaux savants; autant de distractions faites pour attirer la foule à l'Orpheum.

Signe favorable.

Press Associée—

La Haye, Hollande, 24 avril—Le bulletin sur l'état de la reine Wilhelmine publié à trois heures a causé quelqu'anxiété, mais le fait que le prince consort est sorti à cheval comme d'habitude et que la reine-mère a fait une promenade en voiture est considéré comme un signe favorable.

Le docteur Rossings restera au palais pour le moment.

Feuilleton

—:DE:—

L'Abeille de la N. O.

No 48 Commencé le 1er mars 1902

LA GRIFFE D'OR.

GRAND ROMAN INÉDIT

Par Georges Maldague.

DEUXIME PARTIE

LA PREVENUE.

IV

Suite.

—M. Cameron dine chez ses parents, il a promis qu'il viendrait ce soir.

Andrée, occupée à dresser le couvert tandis que sa mère, très pressée, tirait l'aiguille qu'elle n'abandonnerait qu'au moment juste de se mettre à table, devint pourpre.

Pierre déposait sa pèlerine dans l'étroit vestibule.

Madame Hellin ne leva point la tête.

Ni l'un ni l'autre ne s'aperçut de cette rougeur violente.

La jeune fille, du reste, demeura maîtresse d'elle-même.

—Y a-t il quelque chose qui ne va pas? interrogea madame Hellin, tout de suite inquiète.

—Non, il est toujours très content de moi.

—Il n'augmente pas tes pourboires?

—Ça, tu sais, je ne crois pas.

—Alors, je me demande ce qu'il vient faire.

Andrée regarda sa mère.

Cette dernière demeurait courbée sur son ouvrage; sa voix était absolument naturelle.

Et la jeune fille prononça:

—Moi aussi, je me le demande

—Pour vous dire bonsoir, tiens, fit Pierre, entrant dans la petite salle à manger; il vient chez ses parents, il pousse jusqu'ici.

—Il est bien aimable, fit encore tout naturellement la veuve.

La table était mise, la soupière au milieu.

Elle laissa tomber son ouvrage, dans la corbeille d'osier poussée du côté du mur et, sans se lever, attira sa chaise devant son assiette.

J'ai besoin de prendre quelque chose .... Que je suis fatiguée!

—Je t'aiderai ce soir, dit sa fille.

—Non pas, tu as bien assez à faire.... La vaisselle, les cahiers de tes élèves, et ton travail pour les examens .... En voilà une idée de venir ce soir, "lui...." il va nous faire perdre notre temps.

—C'est vrai.

Et le gamin, restant très fier de la visite de son patron:

—On travaille quand même, il sait bien ce que c'est allez!

—On a beau travailler, mon petit, on en fait moitié moins... Il me faudra veiller une heure de plus, si je veux rendre ma commande de demain et avoir de l'argent....Car dix sous je ne les ai plus.

—Pauvre maman! murmura Andrée, qui versait le potage dans les assiettes.

—Pauvre maman! répéta Pierre, attristé d'un côté parce qu'il adorait sa mère, ennuyé de l'autre qu'on n'exultât pas comme lui, à la perspective de l'arrivée dans la soirée de M. Cameron.

Mme Hellin se mit à manger, vite, comme mangent les ouvrières talonnées par le travail, quitte à digérer plus mal tout à l'heure, pliées en deux, sur leur travail.

Et elle était bien l'image, cette femme jeune encore, émaciée, pâle, les paupières fatiguées, de l'ouvrière surmenée, ne laissant une tâche que pour s'atteler à une autre, victime de la nécessité, luttant pour le pain, comme d'autres luttent pour le luxe et pour le plaisir.

A peine la dernière bouchée dans la bouche, elle rapprochait d'elle la corbeille, reprenait son ouvrage, et la tête courbée sous la lampe, se remettait à tirer l'aiguille.

Andrée commençait à desservir.

—Laisse la vaisselle, dit sa mère, je la ferai demain matin.

—Pourquoi donc?

—S'il arrive....

—Eh bien! cela ne m'empêchera pas de finir....Puis il faut qu'il mange, et l'on est plus longtemps à table, surtout quand il y vient, chez ses parents, que chez nous....La dernière fois, il était neuf heures quand il est entré.

—Tu aurais corrigé de suite tes cahiers, et tu n'aurais pas été obligée de veiller plus tard pour travailler.

—Qu'est-ce que cela me fait, maman....Une heure de plus, une heure de moins.....

—Je sais, à ton âge....Pourtant tu deviens anémique.....

—Pas du tout!

—Je vois bien que tu n'as pas ta mine d'autrefois, même de l'année dernière....

—Oh! une idée, je me porte à merveille....Tiens, Pierrot, aide moi.

—C'est ce que je voulais faire, dit le gamin, ça ira plus vite, à nous deux.

Et comme une petite fille, Pierre, accoutumé ainsi que tous les enfants pauvres, filles ou garçons, à rendre des services dans le modeste intérieure maternel, finit de desservir, remit sur la table le tapis élimé, poussa les chaises et passa dans la cuisine, pour ranger la vaisselle que déjà Andrée avait faite.

En vingt minutes, tout était en ordre.

La jeune jeune fille, en face de sa mère, corrigeait les gribouillages de ses petites élèves.

Entre elles deux, le jeune frère comme cela lui arrivait quand il n'était pas par trop fatigué de sa journée, "piochait" un bouquin d'architecture.

C'était le silence.

Neuf heures sonnèrent.

Andrée et Pierre eurent le même mouvement de tête, vers la fenêtre donnant sur le jardin.

L'une devait être aussi distraite dans la correction de ses devoirs, que l'autre dans l'étude à laquelle il essayait de se livrer.

—Il me semblait que la sonnette avait carillonné, dit le dernier.

—Non, c'est chez le voisin, fit la mère.

Et ce fat encore le silence.

Sur la cheminée, la pendule empire, en marbre noir, marqua la demie.

Une sonnette tinta de nouveau.

Pour le coup, il n'y avait pas à s'y tromper.

Pierre bondit sur ses pieds et courut ouvrir la porte du vestibule, de façon que la lumière venant de la maison guidât le visiteur.

—Prenez garde, monsieur, il y a trois marches à monter.

—N'aie pas peur, petit, je connais.

—Vous y voyez assez!

—Mais parfaitement, je n'ai pas un temps de chien, comme la dernière fois que je suis venu.... La lune se lève.

—Ah! c'est vrai, il fat clair de lune!

Pierre s'effaça en haut des trois marches, et le patron entra, tout droit dans la salle à manger.

Les deux femmes se levèrent.

—Asseyez-vous, mesdames, je vous en prie, asseyez-vous....Je ne veux pas vous déranger.

—Mais cependant, monsieur, prononça la veuve, nous ne pouvons pas vous laisser debout.

Andrée avançait une chaise.

—Merci, mademoiselle; je l'aurais prise ou Pierrot me l'aurait donnée....J'en suis toujours très satisfait de votre gamin, madame Hellin.

—Je suis bien contente, rien ne peut me faire plus de plaisir .... Pourtant, je vous avoue que je serais très surprise si vous n'en étiez pas content, monsieur .... mon garçon me tromperait .... J'ai deux bons enfants.

—C'est beaucoup.

—C'est tout, dans mon malheur.... Vous m'excuserez si je me remets à coudre!.... Je dois livrer de la besogne pour demain à la première heure.

—Je répète que je ne veux pas vous déranger, je ne suis pas venu pour cela.... Cousez.... cousez.... Mais c'est mademoiselle Andrée, que je vais empêcher de travailler.

—Je me rattraperai, affirma la jeune fille; quand je m'y mets c'est bientôt fini.

—C'est que justement, je venais causer de vous à madame votre mère.

—De moi?

Un flot pourpre, envahit le visage doux d'Andrée Hellin.

Elle ne s'était pas rassise et, se détournant en feignant de ranger quelque chose sur la cheminée, elle sut cacher cette rougeur.

La veuve regardait l'architecte sans méfiance, simplement curieuse.

—Vous voulez me parler de fille?

—Oui.... Vous savez combien mon père et ma mère s'intéressent à vous.... Moi aussi, un peu par contre-coup, et beaucoup parce que je ne crois pas que l'on puisse rencontrer une femme plus digne d'intérêt.

—Toutes les mères doivent être comme moi.... Que voulez-vous qu'on fasse, quand on reste